

En plus de la vie, d'une forte constitution, et d'un lien immuable à la famille royale des Thembus, la seule chose que m'a donnée mon père à la naissance a été un nom, Rolihlahla. En xhosa, Rolihlahla signifie littéralement «tirer la branche d'un arbre», mais dans la langue courante sa signification plus précise est «celui qui crée des problèmes». Je ne crois pas que les noms déterminent la destinée ni que mon père ait deviné mon avenir d'une façon ou d'une autre, mais plus tard, des amis et des parents attribueront en plaisantant à mon nom de naissance les nombreuses tempêtes que j'ai déclenchées et endurées. On ne m'a donné mon prénom anglais ou chrétien plus connu qu'au premier jour d'école, mais je vais trop vite.

Je suis né le 18 juillet 1918, à Mvezo, un petit village au bord de la rivière Mbashe, dans le district d'Umtata, la capitale du Transkei. Mvezo était un endroit à l'écart, un petit univers clos, loin du monde et des grands événements, où la vie n'avait pas changé depuis des centaines d'années.

Le Transkei est situé à 1 200 kilomètres à l'est du cap de Bonne-Espérance et à 900 kilomètres au sud de Johannesburg, et s'étend de la rivière Kei à la frontière du Natal, entre les montagnes déchiquetées du Drakensberg

au nord et les eaux bleues de l'océan Indien à l'est. C'est un beau pays de collines ondulées, de vallées fertiles où des milliers de rivières et de ruisseaux gardent le paysage toujours vert même en hiver. Le Transkei, qui était la plus grande division territoriale à l'intérieur de l'Afrique du Sud, couvre une superficie à peu près égale à la Suisse, avec une population d'environ 3 millions et demi de Xhosas et une petite minorité de Basothos et de Blancs. C'est la patrie du peuple thembu de la nation xhosa, auquel j'appartiens.

Les Xhosas sont un peuple fier et patrilinéaire avec une langue expressive et mélodieuse et un attachement solide aux lois, à l'éducation et à la politesse. La société xhosa possédait un ordre social équilibré et harmonieux dans lequel chaque individu connaissait sa place. Chaque Xhosa appartient à un clan qui indique son ascendance jusqu'à un ancêtre spécifique. Je suis membre du clan Madiba, d'après un chef thembu qui régnait dans le Transkei au XVIII<sup>e</sup> siècle. On m'appelle souvent Madiba, mon nom de clan, ce qui est un terme de respect.

Mon père était un homme grand, à la peau sombre, avec un port droit et imposant dont j'aime à penser que j'ai hérité. Il avait une mèche de cheveux blancs juste au-dessus du front, et quand j'étais enfant je prenais de la cendre blanche et j'en frottais mes cheveux pour l'imiter. Mon père était sévère et il n'hésitait pas à châtier ses enfants. Il pouvait se montrer d'un entêtement excessif, un autre trait de caractère qui malheureusement est peut-être passé du père au fils.

Mon père avait quatre épouses, dont la troisième était ma mère, Noseki Fanny. Chacune de ces épouses avait son propre kraal. Un kraal était la ferme d'une personne et ne comprenait en général qu'un simple enclos pour les animaux, des champs pour la moisson, et une ou plusieurs huttes couvertes de chaume. Les kraals des épouses de mon père étaient séparés par plusieurs kilomètres et il allait de l'un à l'autre. Au cours de ces voyages, mon père engendra treize enfants, quatre garçons et neuf filles. Je suis l'aîné de la Maison de la Main Droite et le plus jeune des quatre fils de mon père. J'ai trois sœurs, Baliwe, qui est la fille la plus âgée, Notancu et Makhutswana. À part moi, tous ses fils sont maintenant décédés.

Alors que je n'étais encore qu'un nouveau-né, mon père fut impliqué dans une querelle, ce qui entraîna sa destitution de chef de Mvezo et révéla un trait de son caractère dont, je crois, son fils a hérité. Je suis persuadé que c'est l'éducation plus que la nature qui façonne la personnalité, mais mon père était fier et révolté, avec un sens obstiné de la justice, que je retrouve en moi. En tant que chef, il devait rendre compte de son administration non seulement au roi des Thembus mais aussi au magistrat local. Un jour, un des sujets de mon père porta plainte contre lui parce qu'un bœuf s'était échappé. En conséquence, le magistrat envoya un message pour donner l'ordre à mon père de se présenter devant lui. Quand mon père reçut la convocation, il envoya la réponse suivante : « *Andizi, ndisaqula* » (Je n'irai pas, je suis prêt à me battre).

À cette époque-là, on ne défiait pas les magistrats. Une telle conduite était considérée comme le sommet de l'insolence – et dans son cas, ça l'était.

Quand le magistrat reçut la réponse de mon père, il l'accusa immédiatement d'insubordination. Il n'y eut aucune enquête ; elles étaient réservées aux fonctionnaires blancs. Le magistrat déposa purement et simplement mon père, mettant fin ainsi aux responsabilités de chef de la famille Mandela.

À l'époque, j'ignorais ces événements, mais ils n'ont pas été sans effet sur moi. Mon père, qui était un aristocrate riche d'après les critères de son époque, perdit à la fois sa fortune et son titre. Il fut dépossédé de la plus grande partie de son troupeau et de sa terre, et du revenu qu'il en tirait. À cause de nos difficultés, ma mère alla s'installer à Qunu, un village un peu plus important au nord de Mvezo, où elle pouvait bénéficier du soutien d'amis et de parents. À Qunu, nous ne menions plus si grand train, mais c'est dans ce village, près d'Umtata, que j'ai passé les années les plus heureuses de mon enfance et mes premiers souvenirs datent de là.